

# 1

## *Paris*

— Je ne m’attendais pas à ce qu’il soit aussi petit, murmura l’Anglaise, déçue.

Mac Rudolph laissa échapper un petit rire et passa un bras autour des épaules de la jeune femme en laissant négligemment sa main effleurer sa poitrine. Elle ne portait pas de soutien-gorge.

— Elle a été peinte à l’huile sur un simple panneau de bois de peuplier de soixante-dix-sept centimètres sur cinquante-trois. Il s’agissait d’une commande de Francesco del Giocondo, un riche marchand florentin qui comptait l’accrocher dans sa salle à manger, mais Léonard de Vinci n’a jamais achevé le tableau.

Il sentit la pointe du sein se tendre sous le tissu.

Sylvia Rudolph se glissa de l’autre côté de la jeune Anglaise en lui prenant négligemment le bras.

— Elle ne s’appelait pas Mona Lisa, précisa-t-elle, mais Lisa tout court. Mona est le diminutif de *Ma donna*, qui signifie « ma dame » en italien.

Le mari de l’Anglaise, debout derrière Sylvia, profita de la bousculade pour se coller contre elle.

— Vous n’avez pas soif ? demanda-t-il.

Sylvia et Mac échangèrent un regard furtif.

Le quatuor s’attardait dans la salle des États, au premier étage de l’aile Denon du Louvre. Face à eux, derrière une vitre blindée antireflet, se trouvait le tableau le

plus célèbre au monde, et cet ahuri avait envie de boire une bière ?

— Vous avez raison, reprit Mac en laissant retomber sa main d'un geste caressant le long du dos de l'Anglaise. C'est un très petit tableau. Il faut croire que Francesco del Giocondo n'avait pas une grande salle à manger.

Il se tourna vers le mari de la jeune femme, un sourire aux lèvres.

— Mais je ne vous donne pas tort non plus. Je ne dédaignerais pas une coupe de champagne.

Ils quittèrent la salle et regagnèrent la porte des Lions avant de rejoindre les quais de Seine où les attendait une belle fin d'après-midi de printemps. Sylvia prit longuement sa respiration, humant le curieux mélange de gaz d'échappement, de feuilles bourgeonnantes et d'humidité qui fait le charme de Paris, puis elle éclata de rire.

— Je suis tellement contente d'avoir fait votre connaissance, s'écria-t-elle en serrant l'Anglaise contre elle. C'est bien beau, les lunes de miel, mais ça n'empêche pas de découvrir le monde, vous ne trouvez pas ? Vous avez visité Notre-Dame ?

— Nous sommes seulement arrivés ce matin, répliqua le mari d'un air maussade. C'est à peine si nous avons eu le temps de déjeuner.

— Alors, il y a urgence, déclara Mac. Je connais un restaurant formidable sur les bords de Seine.

— Notre-Dame est une vraie merveille, insista Sylvia. Il s'agit de l'une des toutes premières cathédrales gothiques, très influencée par le naturalisme de l'ère médiévale. Vous allez adorer la rosace de la façade sud.

Elle conclut sa phrase en embrassant l'Anglaise sur la joue.

Le petit groupe traversa la Seine en empruntant le pont d'Arcole, longea Notre-Dame et gagna la rive gauche. Un musicien de rue interprétait un air mélancolique à l'accordéon sur le quai de Montebello.

— Choisissez ce qui vous fait plaisir, annonça Mac en poussant la porte d'un bistrot. Vous êtes nos invités.

Un serveur leur attribua une table avec vue sur la Seine. Sous l'effet du soleil couchant, les façades des immeubles avaient viré au rouge sang. Un bateau-mouche glissait nonchalamment sur l'eau et l'accordéoniste avait entamé une ritournelle plus joyeuse.

La mauvaise humeur de l'Anglais commença à se dissiper avec la deuxième bouteille de vin. Constatant qu'il l'observait à la dérobée, Sylvia défit un bouton supplémentaire de son chemisier. De son côté, l'Anglaise couvrait Mac de l'œil, arrêtant son regard sur ses cheveux blonds, son teint hâlé, ses longs cils et ses biceps bien dessinés.

— Quelle journée magique, remarqua Sylvia à la fin du dîner, ajustant son petit sac à dos tandis que Mac réglait l'addition. Je tiens *absolument* à en garder un petit souvenir.

Mac poussa un long soupir en se tenant le front d'un geste dramatique.

— Il me semble que la boutique Dior de l'avenue Montaigne est encore ouverte, roucoula Sylvia en se collant contre lui.

— Je vais encore y laisser un bras, geignit Mac d'un air désabusé, provoquant l'hilarité des deux Anglais.

Un taxi les conduisit avenue Montaigne où Mac et Sylvia finirent par ne rien acheter tandis que leur compagnon sortait sa carte de crédit afin d'offrir à sa femme un horrible foulard en soie. Quelques instants plus tard, Mac faisait halte chez un caviste et en repartait armé de deux bouteilles de Moët & Chandon.

Il alluma aussitôt un joint qu'il tendit à l'Anglaise. Sylvia en profita pour passer un bras autour de la taille du mari en le regardant dans les yeux.

— J'ai très envie de boire ce champagne avec toi. Dans ta chambre.

L'Anglais avala sa salive en coulant un regard discret en direction de sa femme.

— Elle n'aura qu'à s'amuser avec Mac pendant ce temps-là, lui murmura Sylvia à l'oreille avant de l'embrasser.

L'instant suivant, tous les quatre s'engouffraient dans un taxi.

## 2

Le Central Hôtel était un établissement sans prétention du quartier Montparnasse. Le hall d'entrée était désert et un léger parfum de café s'échappait d'une petite pièce située derrière la réception, éclairée par la lueur intermittente d'un poste de télévision.

Les deux couples, particulièrement joyeux après le vin et le joint, prirent l'ascenseur jusqu'au troisième et pénétrèrent dans une chambre aux murs jaune vif dont les fenêtres donnaient sur l'avenue du Maine. Un grand lit double trônait sur une épaisse moquette bleu ciel.

— Il est temps d'ouvrir cette petite chérie, déclara Mac en emportant l'une des bouteilles de champagne dans la salle de bains.

Sylvia se colla alors contre l'Anglais et l'embrassa, de façon nettement plus insistante cette fois. D'après sa respiration saccadée, il devait déjà avoir une érection.

— Voyons voir ce grand garçon, dit-elle d'une voix enjouée en lui caressant la cuisse au niveau de l'entrejambe.

L'Anglaise piqua un fard.

— Cul sec ! annonça triomphalement Mac en rejoignant ses compagnons avec un plateau improvisé sur lequel étaient posés quatre verres à dents généreusement remplis.

— Cul sec ! répéta Sylvia en vidant d'un trait le premier qui passait à sa portée.

Le couple britannique l'imita aussitôt puis Mac, hilare, s'empressa de remplir à nouveau les verres avant d'allumer un autre joint.

— Depuis combien de temps êtes-vous mariés? demanda Sylvia.

Elle tira longuement sur l'herbe et passa le pétard à l'Anglais.

— Quatre semaines, répondit la jeune femme.

— Quand je pense à toutes ces longues nuits qui vous attendent, soupira Sylvia.

Mac vida la première bouteille, puis il attira l'Anglaise à lui. Les quelques mots qu'il lui murmura à l'oreille la firent pouffer.

— Je connais Mac, dit Sylvia en souriant. Quand il est comme ça, on ne l'arrête plus. On essaie de faire mieux qu'eux?

Elle se pencha et mordilla l'oreille de l'Anglais dont les paupières se fermaient déjà. Derrière elle, la jeune femme émit un curieux petit gloussement.

— C'est presque bon, s'éleva la voix de Mac.

Sylvia sourit et défit la chemise de l'homme, puis elle lui retira ses chaussures et son pantalon avant de le laisser s'effondrer sur le lit.

— Clive, marmonna la femme d'une voix pâteuse. Tu sais, Clive, je t'aime pour la vie...

L'instant d'après, elle dormait à poings fermés. Mac entreprit de la déshabiller, puis la porta jusqu'au lit où il l'installa à côté de son mari. Les cheveux de l'Anglaise s'étalèrent en éventail sur l'oreiller. Elle les portait à peine plus courts que Sylvia, et ils étaient quasiment de la même couleur.

Sylvia fouilla le sac à main de la jeune femme, jetant un coup d'œil aux cartes de crédit avant de s'intéresser au passeport.

— Emily Spencer, lut-elle en regardant la photo. Ce sera parfait, on se ressemble suffisamment.

— Spencer? Tu crois qu'elle est de la famille de Lady Di? plaisanta Mac en ôtant l'alliance de la jeune femme endormie.

Sa compagne rassembla les vêtements, l'argent et les papiers d'Emily Spencer et les glissa dans son petit sac à dos. D'une poche, elle sortit deux paires de gants en caoutchouc, un petit flacon de Chlorhexidine et un stylet.

— Mona Lisa ? demanda-t-elle à son compagnon.

Mac lui répondit par un sourire.

— Bien sûr, mais aide-moi d'abord à effacer nos traces.

Ils enfilèrent les gants, se munirent de mouchoirs en papier dans la salle de bains et entreprirent d'essuyer soigneusement tout ce qu'ils avaient touché depuis leur arrivée, sans oublier les deux Anglais inanimés.

— Ce n'était pas un si grand garçon que ça, nota Sylvia en contemplant le sexe de l'homme, provoquant l'hilarité de son compagnon.

Elle jeta un dernier regard circulaire dans la chambre.

— Prêt ? s'enquit-elle ensuite en rassemblant ses cheveux en queue-de-cheval.

Les deux complices se déshabillèrent, plièrent leurs vêtements et les déposèrent le plus loin possible du lit.

Sylvia décida de commencer par l'Anglais, sans véritable raison sinon qu'il était le plus lourd. Elle se positionna derrière lui et prit sa tête sur ses genoux. Les bras ballants, il émit un grognement proche du ronflement. Mac lui allongea les jambes, lui croisa les bras et tendit le stylet à sa compagne. La tête de l'Anglais coincée contre l'aisselle gauche, elle lui palpa le cou à la recherche de l'artère jugulaire. Puis, d'un geste brusque, elle enfonça violemment la lame, traversa muscles et ligaments jusqu'à ce qu'un sifflement caractéristique lui indique qu'elle avait sectionné la trachée.

### 3

Le rythme cardiaque de l'Anglais s'était ralenti lorsqu'il avait sombré dans l'inconscience, mais la pression au niveau de l'artère jugulaire était encore forte et un flot de sang jaillit à une quarantaine de centimètres de hauteur. Sylvia s'assura qu'elle n'avait pas été aspergée par le liquide tiède.

— Bingo, s'exclama Mac.

Le jet commençait déjà à faiblir, et le gargouillement sinistre qui sortait de la gorge tranchée du malheureux finit par s'éteindre.

— Bien joué, ajouta-t-il.

Sylvia se dégagea prudemment du cadavre et le laissa retomber sur la tête de lit, puis elle veilla à lui croiser les mains sur le ventre sans paraître s'émouvoir du sang qui coulait sur ses propres bras.

— À ton tour, ma jolie, dit-elle à l'adresse de l'Anglaise endormie.

Emily était si frêle, on aurait pu croire qu'elle ne respirait plus. C'est tout juste si le sang fusa un instant lorsque Sylvia lui fit subir le même sort que son mari quelques instants plus tôt.

La jeune femme grimaça en voyant ses bras rougis de sang et se précipita dans la douche où Mac la rejoignit. Le temps d'ôter leurs gants de caoutchouc et ils se savonnèrent longuement l'un l'autre avant de nettoyer le stylet, de se rincer soigneusement et de sortir de la douche en laissant couler l'eau. Ils se séchèrent avec les serviettes de

l'hôtel qu'ils fourrèrent, encore humides, dans le sac à dos de Sylvia, puis ils se rhabillèrent.

La jeune femme sortit un appareil Polaroid de son sac et hésita un instant, hypnotisée par les deux corps.

— Qu'est-ce que tu en penses? Tu trouves que c'est ressemblant?

Mac lui prit l'appareil des mains, pointa l'objectif vers le lit et appuya sur le déclencheur. Un flash les aveugla brièvement.

— Tout ce qu'il y a de plus ressemblant, la rassura-t-il.

D'un mouvement du coude, Sylvia fit jouer la clenche de la porte de la chambre et ils se retrouvèrent dans le couloir. Ils s'étaient assurés à leur arrivée qu'aucune caméra vidéo de surveillance ne pouvait les surprendre. Mac tira sa manche de chemise sur ses doigts et accrocha la pancarte « Ne pas déranger » à la poignée. La porte se referma avec un clic à peine perceptible et les bruits de la rue s'effacèrent. Le chuintement de la douche était en partie masqué par le ronronnement de la climatisation.

— L'ascenseur ou l'escalier? demanda Mac.

— L'ascenseur. Je suis fatiguée.

Ils attendirent que les portes de la cabine se soient refermées sur eux pour échanger un long baiser.

— J'adore les lunes de miel avec toi, murmura Sylvia à l'oreille de Mac, qui lui répondit par un sourire.

## 4

*Berlin, jeudi 10 juin*

La fenêtre de l'hôtel donnait sur un mur de brique au pied duquel s'alignaient trois poubelles. Il faisait encore jour, ce qui n'empêchait pas un gros rat de festoyer devant celle de gauche.

Jacob Kanon souleva son verre et avala une généreuse gorgée de riesling. Il n'aurait pas su dire de quel côté de la fenêtre le décor était le plus déprimant. Il se retourna et posa un œil terne sur les photos et les cartes étalées devant lui. Il ne parvenait pas à comprendre la logique des meurtriers.

Ils envoyaient un message, mais lequel? Les salopards qui égorgeaient de jeunes couples à travers l'Europe lui criaient quelque chose qu'il n'arrivait pas à entendre. Faute de déchiffrer leur signal, jamais il ne réussirait à les arrêter.

Il vida son verre et le remplit à nouveau, puis il s'assit sur le lit en brouillant les cartes.

La chambre, située dans un hôtel miteux d'un quartier délabré de Berlin Est, avait dû servir de placard à balai ou de nid de surveillance à l'époque du communisme.

C'était à cause de ces saloperies d'assassins que Jacob Kanon était aussi loin de chez lui. Inspecteur à la criminelle de New York, il avait pris un congé sans solde six mois plus tôt. Il avait beau les suivre à la trace, ils continuaient d'avoir deux coups d'avance sur lui. Si ce n'était trois ou quatre. Il avait fallu tout ce sang versé pour que

les services de police européens prennent enfin la mesure de leur perversité.

Les meurtriers avaient eu l'intelligence de n'accomplir qu'un méfait dans chacun des pays qu'ils avaient traversés, échappant ainsi au radar des autorités locales. Pendant longtemps, Jacob avait été le seul à comprendre qu'il s'agissait de tueurs en série.

Il ramassa la carte postale de Florence. Une vue de l'église de San Miniato al Monte, avec au dos la même phrase incompréhensible. Il la relut pour la millième fois, trempa les lèvres dans son verre, prit la carte suivante qu'il examina à son tour avant de faire de même avec toutes les autres. Une reproduction du stade olympique d'Athènes inauguré en 2004 à la veille des Jeux Olympiques. Une rue de Salzbourg. Les arènes de Las Ventas à Madrid. Sans oublier Rome, encore et toujours Rome...

Jacob se passa la main sur le visage, puis s'installa au petit bureau sur lequel reposaient ses notes réunies au sujet des victimes. Le détail de ses hypothèses. Les fils ténus reliant entre elles les différentes affaires. Il ne savait quasiment rien du couple retrouvé mort à Berlin, sinon qu'il s'agissait de Karen et Bill Cowley, deux Australiens de vingt-trois ans originaires de Canberra. Drogués et assassinés dans l'appartement qu'ils avaient loué près de l'hôpital de la Charité. Ils n'avaient guère eu le temps d'en profiter. Ils avaient été égorgés deux ou trois jours après leur arrivée. Quatre ou cinq jours avant qu'on découvre leurs cadavres.

Jacob se releva et récupéra sur le lit le Polaroid du couple envoyé par la poste à un journaliste du *Berliner Zeitung*. Il avait beau se triturer la cervelle, il ne parvenait pas à comprendre.

Pourquoi diable les assassins adressaient-ils systématiquement des cartes postales et des photos atroces aux journaux? Voulaient-ils choquer l'opinion, nourrir leur ego, ou bien avaient-ils une motivation plus complexe?

S'agissait-il d'un écran de fumée derrière lequel se dissimulait leur véritable mobile? Dans ce cas, quel pouvait bien être le mobile en question?

Il tenta une fois de plus de déchiffrer la composition macabre de la photo qu'il tenait entre les mains.

Plus perplexe que jamais, il s'intéressa ensuite à la photo du couple retrouvé à Paris.

Emily et Clive Spencer, de jeunes mariés, adossés à la tête de lit d'une chambre d'hôtel de Montparnasse, entièrement nus. Le sang qui maculait leur poitrine avait fini par former une mare au niveau de leur sexe, où il avait coagulé.